

CULTURES AFRICAINES ET MONDIALISATION : PAR-DELA LA RECHERCHE D'UNE AUTHENTICITE, L'EXIGENCE D'UNE OUVERTURE INTERCULTURELLE

Koudregma Yaya TIENTEGA

Université Joseph KI-ZERBO

yaya_tientega@ujkz.bf

Boukary DABAL

Université Joseph KI-ZERBO

Aboubakardabal1@gmail.com

Résumé

La colonisation a eu un impact négatif sur le continent africain au regard du bouleversement socio-économique qu'elle a occasionné. Depuis la chute du mur de Berlin marquant l'entrée de l'humanité dans une nouvelle ère de relation, il s'est développé une nouvelle forme d'échanges entre les pays sur tous les plans. Cette forme d'échanges connue sous le nom de mondialisation se veut transfrontalière. Mais de peur de voir à nouveau leur culture et leur fondement social se désorganiser, des Africains ont développé une sorte de conservatisme culturel. En effet plusieurs sont ces penseurs et acteurs de la culture africaine qui prônent un retour aux sources comme une voie authentiquement africaine appropriée pour le développement de l'Afrique.

S'inscrivant dans une logique contraire, nous soutenons que l'on peut ne prétendre au développement que par une ouverture totale au monde car la mondialisation n'est pas réversible. En partant du principe que le cloisonnement identitaire est un handicap au développement, l'alternative devient l'interculturalité, étant donné qu'il n'y a pas de culture homogène et immobile. De ce point de vue, les cultures africaines gagneraient donc à s'inscrire dans la dynamique de l'évolution avec ce qu'elle comporte comme inconvénients certes mais aussi comme avantages.

Mots-clés : culture, mondialisation, développement, afrique, interculturalité.

Abstract

Colonization had a negative impact on the African continent in view of the socio-economic upheaval it caused. Since the fall of the Berlin Wall, marking the entry of humanity into a new era of relationships, a new form of exchange between countries has developed on all levels. This form of exchange known as globalization is intended to be cross-border. But for fear of seeing their culture and social foundation disorganized again, Africans have developed a sort of cultural conservatism. Indeed, there are several thinkers and actors of African culture who advocate a return to the sources as an authentically African path appropriate for the development of Africa.

Following a contrary logic, we maintain that we can only aspire to development through total openness to the world because globalization is not a reversible step. Starting from the principle that identity compartmentalization is a handicap to development, the alternative becomes interculturality, given that there is no homogeneous and immobile culture. From this point of view, African cultures would

therefore benefit from being part of the dynamic of evolution with what it entails in terms of disadvantages but also advantages.

Keywords: *culture, globalization, development, africa, interculturality.*

Introduction

Poser l'interculturalité comme une exigence du développement revient, d'une manière ou d'une autre, à poser le problème de l'ouverture au monde. La mondialisation semble avoir sonné le glas de cette ouverture car depuis quelques décennies, on assiste à ce partage aussi bien virtuel que factuel de la vie avec les autres citoyens du monde. Grâce à la technologie, il y a un rapprochement des peuples. Mais ce rapprochement entre les peuples a occasionné une double lecture quant aux implications. Une lecture pessimiste de la mondialisation voit en elle un phénomène aux effets inquiétants. Une seconde lecture plus optimiste de la mondialisation la considère comme une aubaine au regard des opportunités qu'elle offre à une échelle plus large.

La lecture africaine de la mondialisation est partagée entre ces deux tendances. Toutefois, elle reste largement dominée par une méfiance vis-à-vis de la mondialisation. C'est dire qu'en Afrique, il y a une tendance conservatrice qui milite pour les valeurs culturelles du terroir, considérées comme la meilleure voie du développement. Mais ces valeurs sont-elles à même de conduire l'Afrique vers un niveau de progrès acceptable ? Quelles peuvent être les raisons du rejet de la mondialisation ? Le développement de l'Afrique n'exige-t-il pas malgré tout une ouverture au monde ?

En nous inscrivant dans une logique prospective du développement, notre position est qu'il n'y a pas de développement véritable sans ouverture au monde. Autrement, la mondialisation reste le cadre à l'intérieur duquel l'on peut puiser toutes les ressources nécessaires au développement car étant le lieu de rencontre de compétences diverses. Cet article a donc pour objectif de faire une analyse des cultures africaines dans un univers mondialisé. Pour atteindre cet objectif qui se veut global, nous avons adopté une démarche méthodologique fondée sur la critique des documents qui nous paraissent essentiels dans la compréhension de la mondialisation et ses implications culturelles pour l'Afrique. Une étude comparative a été donc mise en exergue pour saisir les « participants » et les « assistants » au processus de la mondialisation. Ainsi dit, notre démarche globale est qualitative puisqu'elle aborde certaines questions qui peuvent relever de la subjectivité.

Cette analyse critique nous conduira à évoquer d'abord les raisons du refus de la mondialisation. Une deuxième posture nous amènera à voir dans un tel refus, la peur d'une dilution sinon le besoin d'une rétrospection que la recherche d'une voie authentique de développement. Ce qui sous-entend que nous poserons l'ouverture à l'altérité comme une exigence. Conscients que la mondialisation comporte des insuffisances, nous terminerons par des ébauches de solutions en vue de parer à ses insuffisances et permettre des échanges plus équitables entre les différents pays. Mais pour mieux prendre

en compte ces questions, il conviendrait avant de tenter de cerner le concept même de mondialisation.

1. La notion de mondialisation

La mondialisation va avec des termes voisins tels que globalisation, universalisation, internationalisation. La mondialisation ne requiert pas une définition fixe au regard de son champ d'application très vaste. En effet, on parle de mondialisation économique, de mondialisation politique, de mondialisation géographique, de mondialisation culturelle, etc. Toutefois, il est possible de trouver une définition en ses termes généraux qui puisse lui être appliquée. Ainsi, la mondialisation peut être comprise comme une ouverture entre les pays en termes d'échanges au plan économique, social et surtout culturel. MATTELART parle de mondialisme ou d'internationalisation pour exprimer l'idée de mondialisation. Ainsi elle peut être comprise comme

« la mobilité des échanges commerciaux et la circulation des biens culturels tout autant que l'intensification des relations, pacifiques ou conflictuelles entre les Etats, la multiplication de leurs accords de normalisation dans les domaines les plus divers en vue d'instaurer un espace d'échanges commun ou la densification des liens entre les organisations sociales et professionnelles émanant des quatre coins de la planète ». (A. MATTELART, 2017 :14)

Il est vrai que les échanges entre les hommes n'est pas un phénomène nouveau, mais la mondialisation en tant que système d'échanges prend véritablement sens avec la modernité. D'un point de vue historique, certains repères peuvent être pris comme marquant le début de la mondialisation. Pour Geneviève VINSONNEAU (2012 :12), on ne peut parler véritablement d'échanges entre les différents peuples qu'à partir des grandes découvertes. Entre autres nous pouvons citer la navigation entre Océans avec la construction du canal de Suez et celui de Panama qui, en « décuplant l'activité de la flotte mondiale et du chemin de fer, multipliant le volume des échanges par six et assurant le transit de 50 millions d'Européens en partance vers de nouvelles terres qu'ils ont peuplées et colonisées » (VINSONNEAU 2012 :12), ont conféré à la mondialisation son ampleur telle que nous la connaissons aujourd'hui.

2. De l'impact négatif de la mondialisation sur la culture endogène

La mondialisation a eu un impact sur la culture endogène. C'est pourquoi il y a une sorte de réfraction manifeste vis-à-vis du phénomène. Ce qui explique la position des altermondialistes qui estiment que « *le monde n'est pas une marchandise* » (F. DUOUR et alii, 2000 : 266) et qu'il faut démocratiser les relations internationales sur la base du respect mutuel, de la considération de l'autre dans sa différence et de l'enrichissement culturel mutuel.

En réalité, l'inégalité et l'injustice dans les rapports sociaux entre les différents pays (Nord-Sud) peuvent être considérées comme un impact négatif. En effet, l'ouverture au libre-échange s'est accompagnée d'un certain nombre de mesures visant à l'arbitrage des nouveaux rapports à l'échelle internationale. L'un des principes s'oppose au protectionnisme. Or il se trouve que certains pays, notamment ceux du Sud, se sont spécialisés dans la production de matières premières agricoles et sont donc très dépendants de la volatilité des cours. Ces derniers peuvent être appelés à subir une détérioration des termes de l'échange en lien avec les importations et les exportations. Cette détérioration peut se traduire par une difficulté, voire une incapacité à financer les importations par les exportations. D'où le recours à l'endettement. Ce modèle unique d'échange est vu par les Africains comme une domination culturelle.

L'ouverture au monde a aussi impacté l'identité culturelle. En effet, l'identité culturelle est l'émanation d'un groupe qui, sur la base d'une orientation morale et sociale, a élaboré des normes de conduites y afférentes. Elle réunit le groupe autour de valeurs communes. Ce qui permet de garder cette entente et cette cohésion entre les membres qui le composent. Mais il se trouve donc qu'avec la mondialisation, la mémoire collective qui définissait l'identité culturelle du groupe se trouve ébranlée. Voilà pourquoi Yolanda ONGHENA insiste encore sur les effets négatifs de l'interculturel :

lorsque des cultures se rencontrent, il n'y a pas un modèle de rencontre unique. L'envahisseur, qu'il soit impérialiste, colonisateur, ou libérateur, peu importe, impose la plupart du temps sa langue, sa culture, son système économique, ses valeurs symboliques. C'est vrai, on peut trouver des exemples nombreux dans l'Histoire. Mais parfois, l'envahisseur est lui-même « civilisé » par celui-là même qu'il a envahi ou dominé. Nous connaissons toute la splendeur de la civilisation grecque, mais que serait-elle s'il n'y a pas eu l'Égypte ? (ONGHENA, 2000 : 204).

Avec cette rencontre plurielle, les idées reçues ou forgées par le groupe et qui faisaient l'objet d'une soumission inconditionnelle sont appelées à perdre leur autorité et leur pertinence. Elles doivent désormais composer avec d'autres identités culturelles. Elles doivent désormais comprendre que la perception du monde doit être plurielle et définie dans une logique culturelle à laquelle tous se doivent d'accepter. L'ébranlement donc de ces repères moraux constitue un choc pour certains groupes qui ne tolèrent pas de se voir bouleverser.

Selon Serges LATOUCHE, la mondialisation, loin d'amener l'humanité vers une certaine convergence, l'entraîne vers une division. Il tient pour leurre un multiculturalisme paisible que la mondialisation occasionnerait. Car la mondialisation n'est rien d'autre qu'une occidentalisation du monde : « sous l'uniformisation planétaire, on peut retrouver les racines des cultures humiliées qui n'attendent que le moment favorable pour resurgir, parfois déformées et monstrueuses. Faute d'une place nécessaire et d'une légitime

reconnaissance, les cultures refoulées font partout retour ou se réinventent de manière explosive, dangereuse ou violente » (LATOUCHE, 2005 :16).

Selon donc cet altermondialiste, il s'agit d'une manière pour l'Occident de capter et de coloniser la mentalité des peuples qui les reçoivent pour mieux les dominer et éteindre en eux toute créativité culturelle. En tout état de cause, la mondialisation est perçue par l'auteur comme une logique occidentale dont le seul but est de dominer le reste du monde en imposant un flux culturel à sens unique :

des flux « culturels » à sens unique partent des pays du Centre et inondent la planète ; images, mots, valeurs morales, normes juridiques, codes politiques, critères de compétence se déversent des unités créatrices vers les tiers mondes par les médias (journaux, radios, télévisions, films, livres, disques, vidéo). L'essentiel de la production mondiale de « signes » se concentre au Nord, ou se fabrique dans les officines contrôlées par lui, ou selon ses normes et ses modes (LATOUCHE, 2012 :45).

L'Afrique dans son organisation traditionnelle s'enracinait dans des valeurs qui conféraient au groupe une ascendance par rapport à l'individu. Aucun individu ne pouvait avoir cette prétention d'être au-dessus du groupe. C'est ce qui assurait la cohésion des dites sociétés. Mais avec la mondialisation, cette base a été ébranlée, créant ainsi un déséquilibre social. Ce déséquilibre se traduit par l'émigration de plusieurs personnes de la campagne vers les villes, devenues des cadres d'attrait du fait du transfert de la technologie par le biais de la mondialisation. Ainsi, les valeurs de solidarité, d'humanisme ont été remplacées par l'individualisme.

L'autre fait marquant de la désorganisation de la base sociale africaine est la perte de l'être au profit de l'avoir. En effet, avec la mondialisation, il y a eu une fascination pour les objets de la technologie. S'en suit alors une course effrénée vers l'argent, et ce par tous les moyens. Sidiki DIABATE pointe du doigt la culture occidentale comme responsable de cette négation de l'être africain par l'avoir. Pour cet auteur, la mondialisation a dénaturé l'être de l'Africain au point qu'il est devenu inauthentique : « l'argent, tête de pont du capitalisme technologique et cause du brigandage, d'immoralité et de suicide, remplace les valeurs de solidarité et d'amour du prochain, fondement de la civilisation africaine (...). La technologie déstabilise, crée des troubles dans la société » (DIABATE, 1985 :114.).

Au-delà de ces raisons, il convient d'ajouter les crises socio-politiques que connaît le continent dont les causes sont recherchées dans la culture exogène. L'Occident est pointé du doigt d'avoir, à travers sa civilisation, imposé certaines valeurs incompatibles avec les réalités africaines. En effet, Selon Laurent BADO, le grégarisme africain qui pose la solidarité comme principe de base des rapports sociaux a pris un coup avec l'occidentalisation de la société africaine et l'avènement de la mondialisation qui constituent des facteurs de désintégration et de la division des communautés africaines (BADO, 1999 :28). La liberté individuelle que proclame l'Occident a contribué à l'installation de l'individualisme en Afrique, à l'éclatement des familles, à la

pertes des valeurs qui unissaient les communautés autour d'un idéal commun : « le développement par la main dans la main ». Ce dernier prônait rigoureusement la cohésion sociale autour des valeurs suivantes : la solidarité, l'entraide, la sagesse, le respect des aînés, l'humilité, la gérontocratie ou le pouvoir des vieillards, la répartition des tâches, le patriotisme etc. Malheureusement toutes ces valeurs ont disparu à la suite de la mondialisation et de l'universalisation des valeurs occidentales telles l'individualisme, le pouvoir d'argent, l'orgueil et la recherche de la gloire.

Alors, ce que nous connaissons comme crises aujourd'hui (insécurité, terrorisme, le vol, l'instabilité politique) semblent être liés à l'individualisme qui entraîne l'accumulation des richesses par les plus opportuns et créant des frustrations chez les plus vulnérables. L'individualisme installe des blessures sociales et suscite des sentiments de vengeance chez les plus démunis qui estiment que les plus riches ne font pas assez ou ne se soucient pas de leur état de pauvreté. Ce qui semble être la cause de l'éclatement du communautarisme africain et la cohésion sociale, considérés comme gage de la paix.

Face à l'installation de l'individualisme et à l'avènement des crises intercommunautaires, les Etats africains modernes pensent régler la question de la cohésion sociale par le pouvoir de la justice moderne qui, selon beaucoup d'observateurs conservateurs, est aussi influencé par le pouvoir de l'argent et donc corrompu. Se proposant d'attaquer le problème à la source de sorte à ce que l'harmonie sociale fondée sur le communautarisme soit restaurée, les altermondialistes africains, s'appuyant sur des valeurs grégaires, vont jusqu'à prôner la restauration de la justice traditionnelle au détriment de la justice moderne, considérée comme un instrument de l'impérialisme et de la domination des plus nantis qui exerce « la politique de deux poids deux mesures ». Cette justice selon eux engendre plus de conflits et de déchirures sociales qu'elle n'en résout. La solution aux crises sociales serait la justice traditionnelle car impartiale. En effet, elle ne fait pas de distinction entre riches et pauvres, forts et faibles. Elle soumet toute la communauté aux mêmes principes. L'individu, face elle, n'a pas droit à l'erreur car elle ne connaît ni la négociation, ni la corruption, ni « le bras long ».

En clair, il y a un impact négatif de la mondialisation sur la culture endogène au point que sa structure sociale se trouve déséquilibrée. C'est au regard donc de cela qu'une certaine littérature milite pour son rejet. Mais peut-on tenir la mondialisation pour seule responsable de la désorganisation sociale de l'Afrique ? Ce rejet de la mondialisation ne peut-il pas être interprété comme une volonté de conservation plutôt que l'affirmation d'une authenticité ? Du reste la culture africaine n'est-elle pas aussi relative ? La désorganisation de la structure sociale de l'Afrique est-elle du fait de la mondialisation ou des Africains eux-mêmes ?

3. De l'exigence d'une ouverture à la mondialisation

Il ressort de l'analyse précédente que la mondialisation a d'une manière ou d'une autre désorganisé la structure sociale, économique et culturelle de l'Afrique. Ce qui conduit les Africains à vouloir chercher dans les valeurs du terroir, les voies et moyens pour le développement de l'Afrique. Mais une telle attitude pour le moins compréhensible, n'est pas recevable à notre niveau. Une telle littérature mérite d'être déconstruite. Car La mondialisation a rendu service à l'humanité au regard du progrès général qu'elle a occasionné à travers les différentes rencontres, la diffusion de la connaissance et le partage des expériences. Refuser l'appel de la mondialisation, c'est refuser le progrès qu'elle véhicule. Contre cet appel à résister, nous opposons un refus. C'est pourquoi nous partageons cette position de A. SEN :

l'idée fautive selon laquelle il faut résister à la mondialisation des idées et des pratiques parce qu'elles entraînent un processus d'occidentalisation a déjà joué un rôle négatif dans le monde colonial et postcolonial. Elle conditionne une vision régionaliste et étriquée du monde et compromet également le progrès des savoirs et leur diffusion par-delà les frontières. Cette idée est non seulement contre-productive en elle-même, mais elle peut également finir par pousser les sociétés non occidentales à se tirer une balle dans le pied, même si ce pied est celui, si précieux, de la culture (SEN, 2006 :176.)

Quant à l'argument de la déculturation considéré comme une agression de la mondialisation suite au choc interculturel que l'on ressasse, il nous paraît critiquable. D'abord, il est à signifier qu'il n'y pas de valeurs culturelles pures au regard de l'histoire qui lie les peuples et leurs cultures. De ce point de vue, l'identité n'est pas un statut figé.

Aussi nous pensons que la mondialisation est irréversible peu importe ce qu'elle comporte comme insuffisances. Le repli n'est pas à envisager mais plutôt le partage des valeurs culturelles à l'échelle mondiale. Par la mondialisation, chaque identité ou chaque individu sera à mesure de se construire et de s'affirmer suivant un mode qui lui est propre et dans un monde changeant, au moyen de multiples références et de formes de fusions possibles. Ainsi la rencontre interculturelle est une occasion pour les identités particulières d'ébranler la distance qui les séparait des autres et d'introduire entre elles des rapports de coopération. Les rapports entre les hommes sont une construction sinon une co-construction. De ce point de vue, il revient aux hommes d'en définir le cadre et l'orientation. Du reste, les sociétés africaines d'avant mondialisation n'étaient pas les mieux organisées. D'ailleurs, le goût pour le luxe, l'immoralité, et les troubles dont on fait cas n'ont pas fait leur premier pas en Afrique avec l'avènement de la civilisation occidentale. Ils ne sont pas non plus une sécrétion occidentale.

L'histoire nous enseigne en effet qu'avant la pénétration coloniale et de sa civilisation, le continent africain a connu des guerres les plus sanglantes de

l'histoire. Les conquêtes pour l'extension des royaumes étaient motivées par l'accroissement des richesses. Et des traitements les plus inhumains ont été affligés à des personnes par simple haine gratuite. Si solidarité il y en eu, il s'agit d'une solidarité relative. D'ailleurs quelle solidarité quand on sait que le contenu à lui assigner relève plus d'un *solidarisme* qui fait de certaines personnes une charge pour d'autres. Sans trop exagérer, nous pouvons dire que toute l'histoire sociale de l'Afrique est une histoire de trouble et de déstabilisation entre Africains. Donc l'argument qui fait de l'Afrique traditionnelle le centre des valeurs exemptes de toutes aberrations et de dérapages n'est pas aussi tangible et sans conteste que cela. Autant des valeurs de bienséance peuvent être attribuées à l'Afrique, autant d'autres indécentes et grossières peuvent lui être attribuées. Et ce qui vaut pour l'Occident le vaut pour l'Afrique.

C'est pourquoi les Africains doivent accepter d'évoluer en façonnant leur culture et en la rendant perméable à d'autres. Cette ouverture à l'altérité culturelle ne doit pas être vécue comme une menace mais comme une aventure commune de l'humanité dans la recherche de projets communs de développement

Replié sur lui-même, l'individu n'est pas à mesure de percevoir ce que l'autre pourrait détenir comme richesse culturelle. Dans son repli, il développe des attitudes qui l'éloigne de l'autre et qui fait obstacle à l'ouverture. C'est pourquoi en lieu et place du repli l'interculturalité est plus opérante car elle est génératrice d'innovation et de différenciation culturelle tout autant que d'homogénéité et stimule la créativité, comme l'a déjà souligné A. SEN.

Si l'on se réfère à la culture dans sa dynamique, il devient très difficile de démêler ce qui est occidental et ce qui ne l'est pas. Car rappelons-le, aucune culture n'est figée. Ce qui nous amène à dire que ce qui est considéré comme venant de l'Occident peut ne pas avoir le sceau d'une pureté occidentale au regard de son ouverture à d'autres contrées sur le plan culturelle. Si certains penseurs africains revendiquent la paternité africaine du savoir grec, c'est bien au nom de cette même ouverture sinon cette même mondialisation. A. SEN évoque la part belle de certains pays comme l'Iran, l'Inde, la Chine en termes de contributions scientifique, technologique et mathématique dans la construction de l'Occident. Si l'Occident s'était opposé à la mondialisation, il n'en serait pas au stade où il est. Et ce qui vaut pour l'Occident vaut également pour l'Afrique ou les pays postcoloniaux.

L'un des arguments aussi évoquer est que derrière cette mondialisation, il y a une volonté occidentale de dominer le monde. Et cela est perçu comme un impérialisme. Mais qu'à cela ne tienne. Pour nous, au-delà du fait qu'un tel argument prône un repli, il cache en même une incapacité à proposer du nouveau qui soit à la hauteur des exigences de la mondialisation. Même si la mondialisation comporte des conséquences négatives, il est illusoire de croire qu'une cavalerie solitaire viendrait à bout des problèmes que connaissent certains pays. L'Afrique ne peut et ne doit pas rester en marge de la mondialisation si elle veut améliorer les conditions existentielles de ses populations. Car à regarder la situation objective qui prévaut dans certains

pays, on peut dire qu'il y a une nécessité sinon une exigence à s'ouvrir davantage au monde.

L'aspiration au bien-être est une exigence naturelle pour tout homme. Et peu importe la couleur de ceux qui ont pensé et œuvrer pour la réunion des conditions matérielles, politiques en vue d'un épanouissement humain, cela devrait être mis à l'actif de l'humanité toute entière. La raison étant universelle, il ne devrait pas y avoir de catégorisation. C'est pourquoi une coupure du cordon ombilical d'avec un passé mystifié et habillé en appareil d'authenticité est à opérer chez les Africains. C'est dire que les Africains doivent s'inscrire dans une logique partenariale avec tout ce qui est différent d'eux et éviter tout enfermement. C'est là la condition de leur libération. S'ouvrir aux autres, c'est affronter le monde avec ses hostilités et travailler avec la lumière de la raison à trouver des voies et moyens pour résoudre ces difficultés que viendrait à poser la mondialisation.

4. Perspective pour une mondialisation réussie

Si la mondialisation est critiquée, c'est parce qu'il y a, selon les altermondialistes, un sentiment d'injustice qui est observé. Ce n'est donc pas la mondialisation elle-même qui est remise en cause mais plutôt l'organisation politique et économique qui l'accompagne. C'est donc la prise en compte d'un certain nombre de valeurs au profit des plus démunis qui est recherchée à travers les critiques formulées à l'encontre de la mondialisation. C'est alors une autre mondialisation à visage plus juste, plus équitable qui est recherchée. Il suffit d'aborder avec une certaine franchise le problème des inégalités dans les échanges et la mondialisation deviendra le cadre par excellence pour la promotion d'un monde de paix et de développement. Si le monde semble être un monde d'identités divisées aussi bien au plan individuel des nations qu'à l'échelle des relations internationales, c'est plus du fait du sentiment d'injustice que d'une incompatibilité des valeurs. C'est donc dire que la mondialisation, au regard des rapprochements qu'elle favorise entre les nations et les humains qu'elle lie au moyen des contacts économiques peut être un cadre interculturel de partage, d'apprentissage et d'expériences. Ces contacts peuvent jouer un rôle essentiel dans la mutualisation des intérêts et des savoirs pour plus de développement. Il est préférable de l'affronter et tenter au mieux de remédier à ses insuffisances.

Affronter la mondialisation, c'est aussi dire non à ce que Jean-François PETIT a appelé « la défiguration systématique de la mondialisation ». (PETIT, 2019 : XXXVI)

Par défiguration systématique de la mondialisation, il faut entendre non seulement le déséquilibre dans les échanges entre les pays mais aussi cette tendance à maintenir le modèle d'échange comme le seul modèle valable qui doit s'imposer à tous.

C'est pourquoi il convient de saisir cette défiguration pour mieux l'orienter. L'orientation n'est rien d'autre qu'une critique à mener afin que puisse être prises en compte certaines valeurs plus humaines telles que le respect, la

liberté, la solidarité dans la conception de la mondialisation. Et pour J-F. PETIT, c'est à cette condition que nous pourrions fonder une communauté mondiale véritablement humaine : « seule la création d'un authentique sens de la mondialisation permettra de la fonder comme le possible lieu d'une intersubjectivité réussie. Elle exigera une adhésion plus résolue à des valeurs librement choisies, dans l'assomption d'un projet de fraternité universelle. C'est la tâche des philosophes d'aider à prendre conscience ». (PETIT, 2019 : XXXIX.). Chaque partie prenante qui a le sentiment d'être lésée doit donc donner de la voix. C'est de cette manière qu'on pourrait résoudre le problème d'injustice et donner à chaque membre la possibilité d'échanger librement. Cela doit être un défi pour chaque pays. Il est évident que du fait de la mondialisation, toutes les sociétés sont liées. Ainsi, au sort d'une société particulière se trouve lié celui d'une autre. De sorte que, en posant le problème de l'avenir d'un pays, on pose dans le même temps celui de l'humanité. Mais peut-on avoir une orientation mondiale commune quand on sait que les pays ne poursuivent pas forcément les mêmes objectifs et n'expriment pas les mêmes besoins ?

A écouter F. PARTANT, cela semble possible pour peu que la société soit véritablement démocratique au niveau de chaque pays, en donnant à tout un chacun la possibilité de se faire entendre et d'avoir un pouvoir de décision dans les affaires concernant la vie sociale. Si ce rapport de l'individu à sa société d'appartenance devient une réalité, le même rapport peut être envisagé entre les sociétés de sorte à avoir une collectivité mondiale unie dont le but est le développement de l'humain. Ainsi, « la collectivité mondiale serait constituée de sociétés différentes, qui procéderaient à des échanges afin que chacune d'elles, par des apports spécifiques, aident les autres à atteindre leur objectif, un objectif qui serait en définitive commun : développer tous les individus qui sont tous également porteurs d'un peu de l'avenir de l'espèce ». (PARTANT, 1982 : 152). Pour pouvoir mettre en place une telle collectivité mondiale, François PARTANT propose « une charte de la contestation mondiale ». (PARTANT 1982 : 147)

La charte de la contestation est une élaboration juridique qui consiste à faire un diagnostic des difficultés qui n'ont pas permis aux différents pays de s'orienter suivant leurs propres voies. A partir de ce diagnostic, elle remet en cause ce qui ne doit plus être et donne des orientations en termes de conduite à partir d'objectifs définis en accord avec toutes les parties. L'objectif phare étant de permettre à chaque pays de se développer librement. L'efficacité d'une telle charte réside dans son caractère. En effet, c'est une charte issue d'une large consultation et adoptée par tous. Chaque partie y retrouve sa propre orientation. Il n'est cependant pas exclu qu'une collectivité donnée en fonction de son orientation ne se reconnaisse pas dans le schéma d'organisation. A mesure que la collectivité évolue, ses objectifs peuvent ne plus correspondre à ceux de la charte. Dans ce cas, l'alliance peut se faire avec d'autres collectivités dont les objectifs convergent avec ceux de ladite collectivité. C'est là tout le sens du libre développement. D'ailleurs si nous parlons d'interculturalité, cela implique des accords libres

qui peuvent être révisés à tout moment. L'essentiel étant de permettre à chaque entité de s'affirmer comme sujet libre.

Conclusion

La mondialisation comme phénomène d'échange à l'échelle mondiale a été l'objet de la présente réflexion. Nous avons tenté de la mettre en rapport avec la culture africaine, histoire de déceler son impact sur la culture endogène. Il ressort donc que la mondialisation a sinon a eu un impact négatif sur la culture africaine au bien au plan social qu'économique. Cet impact, considéré comme une forme de désorganisation de la culture africaine a conduit au développement d'une attitude de résistance ou de repli vis-à-vis de la mondialisation. Si une telle attitude peut s'expliquer et se comprendre, il reste que pour nous, l'heure n'est pas au repli mais à l'ouverture à l'altérité. Car la mondialisation n'a pas que des inconvénients. Elle apporte beaucoup à l'humanité surtout dans le domaine de la connaissance scientifique et technologique que l'on considère à tort comme des instruments de domination impérialiste. C'est pourquoi nous convenons avec A. SEN que « rejeter la mondialisation des sciences et des technologies au motif qu'elles sont les instruments de l'impérialisme occidental reviendrait non seulement à ignorer les diverses contributions internationales qui ont véritablement façonné les sciences et les technologies dites occidentales, mais également à priver le monde entier les bénéfices de ces riches échanges intellectuels ». (SEN, 2006 : 179)

Si la mondialisation comporte des insuffisances du fait de l'injustice dans les rapports entre pays, cela est plus imputable aux hommes qui l'animent qu'à la mondialisation comme phénomène. Il revient donc aux hommes d'instaurer des principes qui prennent en compte les droits des uns et des autres pour une mondialisation plus réussie. Et cela passe par une approche historico-philosophique. C'est-à-dire une analyse historique des raisons qui ont conduit au rejet en partie ou en bloc de la mondialisation et une critique philosophique pour l'intégration de valeurs plus humaines.

Bibliographie

Bado Laurent (1999), « La crise de la démocratie occidentale en Afrique noire », in *Revue juridique et politique : indépendance et coopération*, volume 53, pp.28-49.

Diakité Samba (2014), *Politique africaine et identités. Des liaisons dangereuses*, Québec, Différence Pérenne.

Dufour François, Luneau Gilles et Bové José (2000), *Le monde n'est pas une marchandise*, Paris, La Découverte.

Latouche Serge (2005), *L'occidentalisation du monde. Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris, La Découverte.

Mattelart Armand (2017), *Diversité culturelle et mondialisation*, 3^e édition, Paris, La Découverte.

Onghena Yolanda (2000), « La mondialisation et le pari de l'interculturel » in *Revista Cidob d'Àfers Internacionals* 50, pp. 194-215.

Partant François (1982), *La fin du développement. Naissance d'une alternative ?* Paris, Maspero.

Petit Jean-François (2019), « Crise de la philosophie et philosophie de la crise », *Le cahier philosophique d'Afrique*, Numéro spécial 0018 pp. XXIX-XXXIX.

Sen Amartya (2006), *Identité et violence. L'illusion du destin*, Paris, Odile Jacob.

Vinsonneau Gèneviève, 2012, *Mondialisation et identité culturelle*, 1^{re} édition, Bruxelles, Groupe De Boeck S.A.